

qu'il faut relever. Il annonce que M. Rouher est très-contrarié de voir M. Thiers renoncer à son projet d'interpellations sur la politique extérieure, et il ajoute que le ministre s'en est entretenu avec des personnes qu'il réunit volontiers le soir autour de lui; or, savez-vous quelles sont ces personnes? MM. Ganesco (en tête) Ernest Dréolle et Norbert Billiard. M. Ganesco devenu le familier de M. Rouher, après avoir été chassé du territoire français par M. de Persigny! Nous n'en voulons rien croire.

M. de Girardin, l'homme aux paradoxes, qui les aurait inventés, si l'antiquité n'était venue avant lui, qui a annoncé la fameuse théorie de l'impuissance de la presse, vient de tailler sa meilleure plume pour flétrir une calomnie qui s'est attachée à la famille d'un puissant ministre du jour et qui fait circuler sous le couvert une honteuse histoire. Le beau zèle de M. de Girardin nous paraît suspect en cette occurrence; et le meilleur moyen de tuer le scandale n'est pas de le tirer à 20,000 exemplaires.

Le Gaulois ne paraît guère se soucier de se faire rendre le droit de vente sur la voie publique. Voici ce qu'il publie en tête de ses colonnes :

« Les places de mouchards n'ont jamais plus qu'à cette heure été recherchées en France; si grande que soit la demande, l'offre est certainement la dépasser encore. » Qu'en dira M. de Bismark qui a élevé l'espionnage à la hauteur d'une institution politique ?

La France, ainsi que les journaux qui reçoivent des communications officielles, déclare ce soir qu'il est faux que M. de Solms ait présenté à M. de La Valette des observations au sujet des réfugiés hanoïviens. Vous remarquerez que c'est là un démenti qui se reproduit tous les huit jours.

Le Public fête l'anniversaire du 24 février en reproduisant dans ses deux premières pages des détails sur la révolution, sous ce titre : « Comment tombent les gouvernements parlementaires. »

Le bruit de la mort de M. Troplong a couru aujourd'hui. A l'heure où j'écris, il n'est pas encore vrai.

Les Américains de Paris ont fêté lundi, par un bal au Grand-Hôtel le centième anniversaire de Washington.

Lundi a eu lieu le deuxième concert de la Cour. On y a entendu les artistes du Théâtre-Italien. L'impératrice n'y assista pas, retenue dans ses appartements par un mal d'oreille.

M. Changabé, ministre de Grèce, se trouvait lundi à la séance du Corps législatif dans la tribune diplomatique. Il venait, à dit quelqu'un, apprendre l'art d'Haussmanniser Athènes.

M. Jules Lacroix va, dit-on, être nommé directeur du Théâtre-Français en remplacement de M. E. Thierry.

On dit merveille de la mise en scène de Faust à l'Opéra. M. Perrin n'aurait pas fait plus pour une œuvre de Meyerbeer.

Richard Wagner dans une lettre rageuse a annoncé qu'il ne viendrait pas à Paris pour assister aux répétitions de Rienzi.

Le drame de M. V. Sardou, que le Théâtre de la Porte St-Martin va donner dans quelques jours, a pour titre définitif : Patrie.

Post-scriptum. — Après une interpellation sur le retard de la distribution du Journal officiel, au début de la séance, M. de Forcade monte à la tribune.

Ch. CAHOT.

BOURSE DE PARIS DU 24 FÉVRIER.

La première cote de Londres arrive avec 1/4 de baisse. Notre marché d'ailleurs mal influencé par le bruit que les Rothschild ont renoncé à donner leur concours à l'affaire des biens ecclésiastiques, est d'une grande faiblesse. L'Italien surtout tombe à 57-30, reprend un peu à 57-60 sous l'influence des réalisations pour retomber en clôture au plus bas cours de la journée 57-25. De ce fait la Rente française est entraînée à 71-40. Le Foncier seule progresse et touche 16-40 cours nouveau. On prétend que la majorité ratifiera son traité avec la ville. Tant mieux pour les actionnaires; mais tant pis pour les contribuables. Les Chemins français se tiennent assez bien; le Nord seul est offert à 1482.

CELLIER.

On écrit de Saint-Petersbourg, le 13 février :

« Le général aide-de-camp Korschakoff, gouverneur de la Sibirie orientale, est arrivé ici depuis quelques jours. Son voyage se rattache à la mise en jugement des hauts dignitaires, coupables d'avoir fait périr quelques centaines d'exilés en Sibirie, qui y ont été envoyés sans chaussures, sans vêtements et sans nourriture par un froid de 40 degrés Réaumur. »

On a découvert à Saint-Petersbourg, la société qui s'occupait de la fabrication de faux billets de crédit, émis par la Banque d'Etat. On avait répandu déjà pour 10,000 roubles de ces faux billets.

Il règne en ce moment une grande activité au ministère de la guerre. Treize comités spéciaux fonctionnent sans relâche pour mettre le plus tôt possible l'armée en état de se mesurer avec toute autre armée étrangère, réformée d'après le nouveau système d'armement et d'approvisionnement. »

Conseil municipal de Roubaix

Extrait du procès-verbal de la séance du 16 février 1869.

RECLAMATIONS DE M. GODEY.

M. LE RAPporteur des commissions des finances et des travaux publics, chargées d'examiner les réclamations de M. Godey, a la parole et s'exprime ainsi :

Messieurs,

Vous avez renvoyé aux deux commissions des travaux publics et des finances réunies l'examen des réclamations du sieur Godey, ex-directeur des travaux municipaux, s'élevant au chiffre total de 20,261 fr. 35 centimes.

Après lecture attentive du dossier qui nous a été remis par l'Administration, nous sommes profondément convaincus qu'aucune somme n'est due par la ville à cet ancien fonctionnaire. En conséquence, nous vous proposons de repousser par un vote sa réclamation.

L'Administration municipale nous ayant fait l'honneur de nous consulter sur l'opportunité de confier à M. Moreau, directeur actuel des travaux de la ville, la suite des constructions en cours d'exécution, soit : la crypte du cimetière communal, la crèche de Ste-Elisabeth et la maison d'habitation des sapeurs, rue de la Paix, nous venons vous proposer de lui donner votre entière approbation. Les décomptes des travaux exécutés jusqu'au 31 décembre, ont, du reste, été remis entre nos mains et feront l'objet d'une périodicité ultérieure.

Reste la réception définitive des travaux des presbytères de Notre-Dame et de Saint-Martin et des maisons vicariales. Depuis longtemps, l'Administration la réclamait de l'ancien directeur des travaux municipaux; toujours, il promettait de s'en occuper; et enfin, lors de sa démission, il prit envers plusieurs membres de l'Administration l'engagement d'honneur de régler les décomptes de ces travaux signés et certifiés. C'est à cet effet qu'on lui conserva son traitement jusqu'au 31 décembre. Rien n'est encore fait. Si nous chargeons aujourd'hui M. Godey de procéder à cette réception, il est évident

qu'il va nous réclamer des honoraires. Nous lui demandons seulement les décomptes, nous proposant de faire nous-mêmes la réception définitive de ces mêmes travaux.

L'Administration a promis de les lui réclamer, et, en cas de refus, elle devra l'y contraindre par toutes les voies de droit. En conséquence, nous vous prions d'autoriser l'Administration à faire procéder par M. Mcreau à la réception définitive et au règlement des comptes des entrepreneurs de ces deux presbytères, en signifiant judiciairement à M. Godey d'avoir à y être présent.

Signé : Létocart-Duvillier, L. Voreux, E. Frazee, P. Catteau, Louis Eeckman, J. Lagache, A. Dewarlez, Henry Ternynck, Amédée Prouvost, Dellebecq-Desfontaines et J. Renaux-Lezanne.

Le Conseil vote successivement et à l'unanimité toutes les parties du rapport.

CHRONIQUE LOCALE.

Nous apprenons de source certaine que, dans la journée même du dimanche 21 février, l'Empereur a remis entre les mains de M. le Ministre du Commerce l'Adresse qui lui a été présentée par les Chambres consultatives de Roubaix et de Tourcoing, en la recommandant tout particulièrement à l'attention de Son Excellence.

Nous recevons la lettre suivante :

« Monsieur le Rédacteur,

« Deux projets sont en présence pour le nivellement de la place : l'un, présenté par la majorité des commissions réunies, demande la place horizontale; il est appuyé par MM. Eeckmann, Létocart, Pierre Catteau, Ternynck, L. Voreux et Frazee. Le deuxième, présenté par la minorité, est appuyé par MM. Dewarlez, J. Lagache, Dellebecq-Desfontaines et Amédée Prouvost.

« Le Conseil municipal a décidé que les rapports des deux fractions de la commission seraient publiés dans les journaux de Roubaix afin que le public puisse juger de la question en connaissance de cause (1). On ne peut que féliciter le Conseil d'une décision aussi intelligente et il la complétera, nous l'espérons, en décidant que le vote se fera par l'appel nominal afin que chacun de nos mandataires puisse porter devant ses électeurs la responsabilité de ses actes.

Dans une assemblée normée par le suffrage universel, le scrutin secret ne doit pas être admis lorsqu'il s'agit d'une question d'intérêt public.

« Quoi qu'il arrive, je crois que le rapport de la majorité de la commission aura pour lui le sentiment général.

« Agréez, etc.

« Un ÉLECTEUR. »

Une Société française vient de se constituer à l'effet de soumissionner la concession des milles kilomètres de chemins destinés à former le réseau secondaire de la région du Nord, d'un intérêt commun pour les départements du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme, de l'Aisne, de l'Oise et de la Seine-Inférieure. Elle se déclare prête à accepter l'exécution des lignes aux conditions indiquées par le Conseil général du Nord, lesquelles sont encore plus avantageuses à l'Etat et aux populations que celles votées par le Conseil général du Pas-de-Calais. Cette combinaison est une économie bien supérieure, sous tous les rapports, aux arrangements proposés par la compagnie du Nord.

Le Conseil d'administration de cette Société est actuellement composé ainsi qu'il suit :

MM. Jules Brabant, manufacturier.

(1) Nous n'avons pas encore reçu communication de ces deux rapports. — (Note de la Rédaction.)

Wallerand, président de la Chambre consultative de Cambrai. — Anatole Grapez, conseiller général du Nord, maire de Bavaï, maître de forges. — Henri Bernard, ancien conseiller général du Nord, membre de la Chambre de commerce de Lille.

— Le comte d'Espel, propriétaire, conseiller général du Nord, maire de Vavrin (Nord). Le baron A. de Lagrange, propriétaire à Douai. — Louis Dupont, banquier à Douai. — Le comte Werner de Mérode, ancien député, propriétaire. — Ernest Mazurel, négociant et manufacturier à Tourcoing. — Gustave Wattinne, négociant et manufacturier, membre de la Chambre consultative de Roubaix. — Labarbe, conseiller général de la Seine-Inférieure, maître de verreries à Falembrais (Aisne). — Le comte de Melun, ancien député, ancien conseiller général du Nord, propriétaire à Lille. — Ezéchiel Lebleu, officier supérieur du génie en retraite, ancien député, propriétaire à Dunkerque. — De Coussemaker, propriétaire à Dunkerque, actuellement à Paris.

Deux membres du Conseil d'administration restent à nommer.

Les députés de la Somme, de l'Aisne, de l'Oise et de la Seine-Inférieure ont été unanimes à recommander les offres de la Compagnie au Gouvernement. Tous les députés du Nord en ont fait autant, à l'exception de M. d'Havrincourt. Dans le Pas-de-Calais, un seul député, M. Martel, a appuyé les propositions de la Compagnie.

Nous sommes en mesure d'ajouter que la demande de la Société nouvelle et la lettre de recommandation des députés des six départements ont été présentées avant-hier au ministre du commerce et des travaux publics. (Progrès du Nord.)

M. Louis Strauss, consul de Belgique à Yeddo, informe messieurs les industriels, commerçants, etc., qu'il établira au Japon un comptoir qui s'occupera des affaires de commission : réception de marchandises en consignation, ordre d'achat, affaires de banque, expéditions maritimes, etc. Pour développer les relations d'échange entre les contrées de l'Occident et celles de l'extrême Orient, il s'abillera à Yeddo une bibliothèque internationale qui servira à attirer vers ce comptoir les étrangers établis dans ces parages, et un musée des produits de l'industrie qu'il aura pour but de faire connaître aux Japonais les produits de notre industrie, et qui contribuera à introduire chez ce peuple immuable nos idées et nos coutumes qui l'arracheront un jour à sa vieille immobilité et cela d'autant plus facilement que la civilisation orientale a rendu ses populations très-sensibles aux jouissances du bien-être et du confort.

MM. les industriels et négociants qui voudront contribuer à la formation du musée par l'envoi des échantillons et de prospectus de leurs fabriques, sont priés d'adresser ces objets franco à M. Louis Strauss, consul de Belgique à Yeddo, actuellement à Anvers, avant le 25 mars prochain et d'y ajouter le montant nécessaire pour couvrir les frais d'expédition de ces produits d'Anvers au Japon.

On lit dans la Gazette de Cambrai : « Il y a un mois environ, M. Pinard a fait un voyage dans notre ville. Plusieurs journaux se sont alors occupés de cette démarche qu'ils ont commencée à leur point de vue.

« Nous avons préféré nous abstenir alors. Notre silence n'aurait plus de raison d'être aujourd'hui.

« M. Pinard vient de passer une semaine à Cambrai, il y a posé définitivement sa candidature.

« Il s'est mis en relations avec nos concitoyens par de nombreuses visites. »

Le dernier délai de faveur accordé aux pièces d'argent de deux ou un franc, et de cinquante et vingt centimes, démonétisées par décret impérial, expire, sans remise, samedi 27 février.

Ce sont toutes les pièces de deux francs, de un franc, cinquante centimes et vingt centimes frappées avant 1864.

En outre :
Monnaies belges. — Toutes les pièces de l'émission de Léopold I^{er}.

Monnaies italiennes. — Toutes les pièces frappées dans l'un des Etats qui composent le royaume actuel d'Italie et portant un millésime antérieur à 1863, à l'exclusion des tires de Lucques et des pièces de 60, 20 et 40 grani de l'ancien royaume des Deux-Siciles qui ne sont pas reçues par le trésor italien.

Monnaies suisses. — Les pièces de 2 fr., 1 fr., 50 centimes et 20 centimes, aux millésimes de 1850 et 1851.

Tous les journaux de Paris annoncent à tour de rôle que M. Malceze, directeur du Théâtre de Roubaix, vient de partir en emportant sa caisse et ses livres.

Nous ne savons pas si M. Malceze a emporté sa caisse; mais nous avons de fortes raisons pour croire que le contenu de cette « caisse » n'en était pas bien encombrant. L'année avait été, en effet, désastreuse pour notre impresario. On jugera de ce qu'étaient ses recettes par les deux faits suivants :

Une représentation donnée avec le concours de M. l'abbé, de la Comédie-française, et de Mlle Brindeau, de l'Opéra, a produit 24 fr. 60 c. La première représentation de Mlle Irma Aubry a rapporté au directeur 8 fr. 75 c. On voit que le besoin d'une « caisse » ne se faisait pas précisément sentir dans l'administration du Théâtre de Roubaix. Un simple portemonnaie suffisait et au-delà.

Le Cercle de la Concorde, rue Pellart prolongée, offre dimanche à ses membres honoraires, un concert dont voici le programme :

PREMIÈRE PARTIE.

1. L'Ambassadrice (Auber), symphonie. — La Concorde.
2. La jalousie d'Orosmane, (scène dramatique de L. Bordèse). — M. Henri Parent.
3. Thème original pour flûte. (Tulou). — M. Henri Cateau.
4. Le premier jour de bonheur (Auber), romance. — M. François Legrand.
5. Les Martyrs aux arènes, (Laurent de Rillé) chœur. — La Concorde.
6. Mon cœur et ma rapine, (Paul Henrion), romance. — M. Chateley, père.
7. Chansonnettes comiques. — M. D...

DEUXIÈME PARTIE.

1. Les Chaperons blancs, symphonie. — La Concorde.
2. La promenade du paysan (Pierre Dupont) romance. — M. Alp. Chateley.
3. La Sonnambule, trio pour violon, violoncelle et piano. — MM. Joseph Devos, Hector Desfontaines et H.
4. Rappelle-toi ! (Georges Rapès) romance. — M. François Legrand.
5. Echos d'Allemagne, duo de Mendelssohn. — MM. H. Beuscart et H. Parent.
6. Qui veut voir la lune ? scène bouffe. — M. D...
7. Faust (Gounod), chœur des soldats avec accompagnement d'orchestre, (redemandé). — La Concorde.

Le piano sera tenu par M. H...
Une liste de souscription sera déposée au contrôle.

La Société la Grande-Harmonie offrira sa première soirée bachique à ses membres honoraires, le lundi 1^{er} mars, à sept heures du soir, avec le concours de la Société chorale la Lyre roubaissienne et de plusieurs amateurs. Voici le programme de cette soirée :

PREMIÈRE PARTIE.

- Ouverture Marco Spada. — Grande-Harmonie.
- Mazurka. — Grande-Harmonie.
- Duo : Lermite et le chevalier. — Du Jardin et Warin.

curieux, c'est que les vainqueurs se parent maintenant des dépouilles des vaincus.

— Ho ! ho ! quelle métaphore ! Mais j'avoue qu'elle ne met pas sur la voie de votre nouvelle ! Y a-t-il du rapport ?

— Très-grand ! On ne voulait plus de la noblesse. On a tué les nobles, on les a pourchassés. Ne voilà-t-il pas que ceux qui ont peut-être le plus crié haro sur elle, qui en faisaient fi avec dédain, il n'y a pas déjà si longtemps, veulent en faire partie maintenant !

— N'est-ce pas risible ? Pour tout dire dans le cas présent, il pourrait y avoir un motif plus élevé, ajouta-t-il en jetant un coup d'œil oblique vers Gabrielle qui, penchée sur son cheval, ne paraissait guère prêter d'attention à la conversation.

— Au fait, au fait, interrompit la marquise.

— J'y arrive. Eh bien ! imaginez qu'il a poussé une singulière fantaisie dans la cervelle de notre ami le peintre. Sa robe lui a pesé tout à coup, et a remué ciel et terre pour rechercher de vieux parchemins de famille, et exhiber des titres qui étaient enfouis dans la poussière des siècles. Il m'avait pris pour confident parce qu'il avait besoin de mes conseils et de mon aide, je présume.

— Tout en m'amusant de ses prétentions, j'ai mis mes connaissances au service de son ignorance. C'est un bon garçon, j'étais bien aise de lui rendre service, si faire se pouvait; mais j'étais persuadé qu'il ne réussirait pas. Je me suis trompé. M. Paul Duferrier est baron ! un vrai baron !

Un bruit sec interrompit le narrateur. C'était la palette de Gabrielle qu'elle

avait laissé tomber et qui s'était brisée. Penchée vers la terre, la jeune fille ramassait les débris; une rougeur ardente colorait son visage incliné. La contrariété qu'elle devait éprouver de sa maladresse ne pouvait-elle pas expliquer cette coloration insolite ?

— Tant mieux pour le pauvre garçon, répliqua Mme de Chavas avec gaieté. Ce titre le posera très-bien dans son monde. Malheureusement pour lui, sa mère est si vulgaire ! Elle aura bien de la peine, elle, à se faire adopter comme une vraie baronne, puisque vous êtes baron, il y a.

— Ah marquise ! marquise ! si on vous entendait, on dirait que vous êtes trop fière !

— Que voulez-vous ? c'est tout ce qu'on nous a laissé. Tenons-y au moins. Cependant j'irai demain féliciter notre voisine.

Le lendemain, en effet, Mme de Chavas dit à sa fille : il faut aller faire notre visite de congratulation à la nouvelle baronne.

Gabrielle tressaillit.

— Mon Dieu ! enfant, comme tu deviens nerveuse, objecta Mme de Chavas d'un ton assez mécontent. Je voulais déjà te le dire. Depuis quelques jours, tu n'es plus la même. Si tu es malade, il faut te soigner; car je ne pourrai pas supporter de te voir tantôt abattue, tantôt surexcitée, sans causes apparentes aucunes. Te sens-tu disposé à venir chez Mme Duferrier ? Sinon j'y renoncerais sans peine.

Gabrielle se bécota d'affirmer qu'elle était toute prête.

Mme Duferrier paraît très-sensible aux félicitations des dames de Chavas, mais elle les reçoit en reine à qui sont prodigués les hommages. Elle n'essaya pas de

dissimuler sa fierté et son excessif contentement. « Jamais je n'y aurais pensé, répétait-elle; mais mon fils y a tenu pour moi. Ah ! quand il a une fantaisie en tête, bien fin serait celui qui la lui arracherait. »

Paul arriva à la fin de la visite. Il paraissait plus embarrassé que joyeux. Au moment où les deux mères prenaient congé l'une de l'autre, il se pencha vers Gabrielle, et lui dit à demi-voix :

— M. des Jardy vous a parlé de ma folie ? Vous êtes-ils bien moquée de moi ?

— Moi ! et pourquoi donc ?

— Mais de vouloir être noble, moi aussi, comme vous !

Son regard en disait plus que ses paroles.

Gabrielle conserva assez d'empire sur elle-même pour paraître calme, mais son cœur bondissait dans sa poitrine, ses jambes fléchissaient, un indicible bonheur l'étouffait.

Ce ne fut que lorsqu'elle fut seule, à l'abri de tout regard humain, qu'elle se déborda de tout le plein de sa joie contenue. Son âme tout entière s'exhalait dans ce cri de reconnaissance :

— Mon Dieu ! il m'ôte ! »

XI

Un soir, quelques jours plus tard, on causait avec beaucoup d'animation chez la marquise. Elle se leva et dit à la jeune peintre qui avait abordé la grave question du mariage ? On eût presque pu le croire, tant il avait mis d'adresse à écarter tous les autres sujets.

— C'est une chose banale, mais qui sera

pourrait éternellement vraie, disait-il. Pour la véritable affection, il n'y a pas d'obstacles.

— Entendons-nous, monsieur, répliqua la marquise. J'admets que l'affection est un puissant levier, cependant il y a telles conditions qui sont toujours des obstacles presque insurmontables.

— Lesquels ? par exemple.

— Mais tout d'abord la différence d'opinions politiques et religieuses.

— Une différence d'opinions ! s'écria Paul. Mais pourquoi appeler cela des obstacles ? J'avoue que ces questions me sembleraient de trop peu d'importance pour leur sacrifier une parcelle de mon bonheur. J'admettrais peut-être que notre époque agitée passionnât les esprits pour la politique, mais en religion !

— Hé ! jeune homme, et la paix du ménage, qu'en ferez-vous ? interrompit M. des Jardy.

— Mais il me semble que le meilleur moyen de la sauvegarder, serait d'adopter madame : Liberté pour tous.

Je ne conteste pas la sagesse du moyen, continua le vieillard. Il est surtout fort commode, malheureusement il est difficile à mettre en pratique. Croyez-vous possible d'éviter les discussions ? Admettons qu'une femme pleuse épouse un incrédule. Si elle aime sincèrement son mari, elle n'aura rien tant à cœur que de tâcher de le retirer de l'ornière pour le remettre dans la bonne voie; que fera alors le mari ? Se laissera-t-il pour écouter des arguments de sa femme; ou voudra-t-il prouver qu'il peut, lui aussi, avoir raison ?

— Ni l'un ni l'autre, s'il a tant soit peu d'intelligence, il saura porter l'attention

de sa femme sur un autre terrain. Je trouverais très-mal, pour ma part, d'essayer de lui enlever ses illusions, si elles sont nécessaires à son bonheur.

J'avoue, à ma honte, que je n'ai jamais pu comprendre l'importance qu'on attache à toutes les subtilités religieuses; mais je respecte, et j'admire même ceux qui ont foi en ces croyances.

— C'est encore bien heureux ! objecta la marquise avec ironie. Vous n'avez pas du tout de religion alors ?

— Vous me reconnaîtrez, au moins le mérite de la franchise, madame, si je vous réponds : non !

Gabrielle n'avait pris aucune part à la conversation. Ses grands yeux exprimaient un étonnement douloureux, et une triste indignation.

— Bah ! reprit M. des Jardy qui semblait prendre un malin plaisir à la discussion, fornication de jeune homme ! Vous n'êtes pas si mauvais sur fond, mon cher !

— Je ne crois pas être plus mauvais qu'un autre, répliqua Paul en riant. Je suis de mon siècle, et je m'en réjouis. Le moyen-âge était une époque fort politique, je n'en disconviens pas; mais les idées qui enflammaient alors les populations, ne sont plus celles d'à présent. Le froid raisonnement a remplacé la foi naïve et crédule de nos pères. Elle avait fait son temps. Nous, maintenant, nous marchons sans lièrres. Nous avons payé assez chèrement notre passage à une émancipation...

(La suite au prochain numéro.)